

REMY ROCHAT

BOIS, LACS
ET CAMPAGNES

TOME I



ÉDITIONS LE PÈLERIN

LA MONTEE

Nous étions quatre ou cinq à quitter l'école vers les neuf heures, le plus souvent le samedi matin. Guère plus. Déjà la population, qui avait été autrefois essentiellement agricole, se spécialisait et les paysans se faisaient moins nombreux.

Il y avait une de ces excitations ! Des vaches et modzons qui allaient revoir le soleil pour la première fois depuis l'automne ; six mois que ces bêtes étaient ainsi enfermées derrière leurs crèches. Il en sortait donc des écuries qui se cabraient, qui glissaient sur les pierres grasses en écrasant la porte de leur large ventre, et puis qui couraient sauvagement sur la route, devant la maison. Il fallait les retenir jusqu'à ce que l'entier du troupeau soit sorti. On leur avait passé des clochettes. Des ordinaires, car chez nous, ce n'était pas la maison à belles sonnailles dont on lustre les cuirs au cirage les soirs d'hiver ! Les choses à caractère folklorique, superflues mais si sympathiques, faites franchement à la retinette. Bien qu'on ait quand même mis le bouquet sur la plus jolie vache, ou la plus vieille, l'Alouette peut-être, fixé à un botte-à-cul placé entre les cornes où il était attaché.

A cette activité-là, pour l'heure, je m'y mêlais moi aussi. Sans enthousiasme, il faut le dire, plutôt

par obligation, bien que je n'étais tout de même pas insensible à cette agitation extraordinaire qui saisissait le village à l'heure des montées, à la fin du joli mois de mai.

Donc nous nous retenions notre troupeau devant la maison, et puis en route, nous l'emmenions jusque devant chez la grand-mère où le rejoindrait celui à l'oncle Jean venu des Crettêts, et puis que grossirait encore les bêtes du grand-père qui allaient sortir de l'écurie. Ça ferait un sacré troupeau tout de même, ce bétail ainsi rassemblé, l'un des plus grands du village.

Notre grand-mère était sur le perron, qui regardait, avec son tablier bleu à pois. Elle non plus ne se mêlait guère aux choses de l'agriculture. Elle avait comme un ressentiment, aurait-on dit. Fallait-il aller chercher une explication dans son enfance qu'elle avait eu très dure, quand elle allait chercher le lait pour les besoins du ménage jusqu'à la Landoz ? On ne la voyait même pas au chalet par ce grand jour. Elle restait en bas, au village, dans sa grande cuisine. Elle laissait le soin à ses belles-filles de préparer le repas de midi.

Et le troupeau ainsi rassemblé, grossi, s'ébranlait pour aller vers les pâturages de la Muratte. Nous traversons le haut du village. Les gens étaient sur le pas

de leur porte à le regarder passer. Mais nous étions vite plus loin, au Chenailon avec sa haie de sapins rabougris, puis sur la route du Haut des Prés. Les bêtes s'éparpillaient dans les champs, pilaient l'herbe de leurs larges traces. Il fallait sans cesse courir de gauche et de droite pour les ramener parmi les autres. Devant le meneur les hélait en se retournant. Mon oncle Jean peut-être. Nous, les gamins, étions sur les côtés pour les maintenir, ou derrière. Chacun avait son bâton de noisetier, usé à la pointe, embousé sur l'écorce. Il y avait là les petits-fils du grand-père, nous autres, et puis certains garçons du village qui avaient été invités, une ou deux filles, Jacqueline, la Ginette.

La montée est rude par le Haut des Prés ci les Communs. Nous laissons le village derrière, tout là-bas au fond de la vallée si belle pour pénétrer dans cet autre monde des forêts et des pâturages. A gauche nous dépassions le couvert du Chalottet où l'illet remisait ses machines.

Plus haut encore, sur les replats, apparaissait le Chalottet, avec son toit rouillé et ses têtes de bois. C'était le remuage où le bétail venait dans trois semaines, quand la première herbe de la livratte avait été broutée. On avait suivi jusque là, comme on le suivrait encore jusqu'au chalet, le chemin de

terre blanche raviné par les orages et où apparaissaient, dans les rigoles, les plus grosses pierres des fondements. Le chemin neuf, comme ils l'appelaient, et qu'avaient fait autrefois le grand-père et Millet. Il s'enfonçait tout à coup dans la pleine forêt, si sombre après la luminosité des pâturages que Jacqueline avait appelé ce segment le tunnel. Au ressortir, au Chauffour, on en clignait presque des yeux. Mais le troupeau savait que le terme était proche. Quelques minutes encore. Le mur de séparation entre le Chalottet et la Muratte, le clédard, un replat, un virage, et puis voilà, c'était la grande clairière, et le chalet qui la domine de son grand toit pyramidal.

Les vaches s'éparpillaient aussitôt sur le plan et se mettaient à brouter. Certaines, assoiffées, s'étaient approchées du bassin et buvaient à longs traits. D'autres allaient à l'étang où elles s'avreuaient à même la surface. Car il n'est pas profond. Les tritons aux ventres oranges disparaissaient dans la boue qu'elles avaient remuée. Et certaines, les pieds ainsi dans l'eau fraîche, bousaient de tout leur saoul en levant la queue.

Mais plus tard les hommes les attacheraient à l'écurie. Chacune à la place qu'elle occuperait toute la saison d'alpage. Ils leur enlèveraient leurs grosses sonnailles pour les troquer contre de plus modestes. On

suspendrait ensuite ces belles cloches de la montée à une perche posée sur deux poutres du galetas, en dessus de l'écurie où l'on mettrait aussi les sapins fleuris auxquels nous irions, au coeur de l'inactivité de notre après-midi, enlever les belles rosces de papier .

Mais arrivait bientôt midi. A la cuisine les hommes s'étaient assis sur les bancs rustiques au-devant des tables, tout mobilier de bois fait par l'oncle Arthur. Il y avait du feu dans le foyer. La fumée montait dans la grande cheminée. Et sur la table on avait mis des bouteilles et des verres qu'on remplissait de vin rouge. Du montagne. Je croyais fermement, à cet âge-là, que c'était du bon. Je revois des litres vides au corridor de chez la grand-mère, tout contre le mur brun, près de la porte de la chambre arrière, avec leur étiquette, alors que je pensais: ils boivent du bon vin chez la grand-mère. Je confondais un peu avec champagne, pardonnez-moi! Donc ils trinquaient avec ce vin-là, un rouge sans bouquet, dûr, râpeux, ce qui pourtant ne semblait personne gêner.

Midi passé, c'était le repas traditionnel de la montée. Quand il faisait beau, les adultes dedans, avec leurs discussions auxquelles nous n'aurions pas pu prendre part, et nous les gamins, dehors, devant le chalet. Deux mondes bien distincts, séparés même par un fossé incommensurable. Macaronnis et rôti de porc.

Le menu immuable. Le tout vite froid dans les grosses assiettes cerclées de bleu ou à gros pois rouges dont la porcelaine épaisse avait jauni.

Et puis après, car nous étions vite fatigués de rester assis à nos tables, alors que les adultes discutaient encore, nous partions voir les tritons à l'étang. Nous aimions à les prendre dans nos mains, ces jolies bêtes venues des plus anciens âges avec leur ventre oranges. Les amis, quels souvenirs!

Plus tard parfois, alors qu'ils en étaient au café dans la grande et sombre cuisine, l'un de nous se glissait dans la cave fraîche où étaient entreposés le vin, en prenait un litre qu'il remettait par l'une des bognettes étroites à un complice du dehors. Ni vu ni connu. Et cette bouteille, nous allions la boire au goulot dans les bois, pas très loin, juste en dehors des regards indiscrets. Mais ce vin était décidément bien rude à nos palais délicats. Comment pouvait-on boire avec plaisir un tel breuvage et ne pas lui préférer cent fois le bon vieux sirop à la grenadine? "Oh! moi, quand je serai grand, plus tard, je ne boirai pas de vin". Voilà ce que chacun de nous pensait peut-être en ce moment-là. Evidemment nous ne connaissons encore rien, et il s'en faudrait de longtemps, des grands crus aux bouquets profonds et subtils!

Nous allions aussi parfois, car c'en était la

saison, à la cueillette du muguet. Là-bas, au levant du chalet, sous les noisetiers qui poussent dans les pierres. Et notre mère et nos tantes en ramenaient des bouquets pleins. J'allais aussi me promener seul dans les forêts immédiates, parmi toutes ces charmantes et délicates fleurs des bois qui poussent dans l'ombre humide des sous-bois. Je n'en savais pas les noms, de ces belles blanches ou roses mêlées de rouge. Je ne les sais toujours pas!

Près du chalet, aux puits et citernes, on avait remplacé les balanciers. Pour les essayer, nous puisions l'eau pour remplir les bassins. Descendre la grande perche avec son bidon au bout dans l'eau noire et glacée à la surface de laquelle flottaient quelques feuilles ou débris de bois, la remonter, renverser l'eau dans le bassin, recommencer cinquante fois, tel était cette opération oubliée de nos jours.

Ainsi se passait cette journée pas comme les autres. Là-bas, dans le chalet et sur le pâturage, en cet autre monde carrément. Et plus tard, en fin d'après-midi, nous redescendions à pied au village en traversant les forêts profondes du Chalottet, alors que nos oncles et le berger déjà s'étaient mis à traire.





La seule photo que nous possédions d'une montée à l'alpage. Ici Muratte, vers 1960.